

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection180_181_Correspondance entre Sarah Austin et François Guizot : 1840-1867](#)[Collection181_Lettres de François Guizot à Sarah Austin : 1841-1867](#)[Item](#)[Paris, jeudi 2 décembre 1852, François Guizot à Sarah Austin](#)

Paris, jeudi 2 décembre 1852, François Guizot à Sarah Austin

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Femme \(de lettres\)](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Napoléon 1 \(1769-1821 ; empereur des Français\)](#), [Posture politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1852-12-02

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote70, 70 suite, AN : 163 MI 42 AP 181 Papiers Guizot Bobine Opérateur 30

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Paris, jeudi 2 décembre 1852, François Guizot à Sarah Austin, 1852-12-02

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 02/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7776>

Informations éditoriales

Destinataire Austin, Sarah (1793-1867)

Lieu de destination Weybridge (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 19/02/2025 Dernière modification le 30/04/2025

Paris - Jeudi 2 Décembre 1852

Ma chère Madame Austin, j'ai
été charmé de recevoir votre écriture, et de la
trouver si ferme, et votre esprit si animé, si opposé,
comme dans le bon tour de votre séjour au Vattier.
Je pense bien souvent à vous, et toujours avec une
vive affection. J'ai beaucoup travaillé et par
beaucoup écrit à mes amis. Je ne puis souffrir de
parler à demi de ce qui me remplit l'âme. Vous
êtes de ceux à qui je disois tout si vous étiez là ;
mais vous n'êtes pas là. J'ai souffert de bruits dont
vous me parlez sur ma prétendue approbation de
ce qui se passe ici ; les mêmes propos me sont
aussi revenus d'Allemagne. Il y a évidemment des
gens qui ont mis du soin à les répandre. Je ne
m'en préoccupe point ; l'expérience a confirmé en
moi une confiance que j'avois déjà par instinct,
pour les noms qui ont l'honneur d'être un peu
connus du public, la médisance persévérante finit
toujours par être connue. On sait parfaitement,
chez moi, que, de tous les hommes de France, je
suis le plus étranger à ce qui se passe en France
depuis 1848, et le plus triste, comme le plus
humilié pour mon pays, de la phase égyptique

Comme de la phase anarchique de cette époque.
On le saura aussi au loin. Il y a toute huit ans
que je me suis voué à la cause de la monarchie
constitutionnelle que je regardais, et que j'ai regardé
toujours comme le plus sensé et le plus noble des
gouvernements; mais c'est à la monarchie vraie
et vraiment constitutionnelle que j'appartiens;
le mensonge en fait de royauté et en fait de
liberté m'est insupportable. Dire cela, je vous
jure, de ma part à tous ceux que vous
entendrez parler de mon adhésion à la ridicule
et honteuse comédie en l'honneur de laquelle
j'entends, dans ce moment-ci, tirer le canon. Après
ce qui s'est passé en 1848, elle était inévitable
et méritée; c'est là tout ce que j'ai à dire en
sa faveur.

Elle ne rencontre nulle part ni résistance,
ni même objection; mais les acteurs la jouent et
les spectateurs y assistent froidement. Pendant le
voyage du Président, et malgré le concours des
populations, l'accueil, dans beaucoup de lieux,
notamment à Lyon et à Marseille, a été froid:
au moment de l'élection et malgré le grand
nombre des suffrages, le vote a été froid. On est
bien aise d'en finir avec la République et de voir

revenir la forme monarchique
la conséquence naturelle
porte ni enthousiasme
l'avenir. Il se manifeste
nombre de gens, une
inquiétude nouvelle qui
On se demande: "Ma
va-t-il faire?" et ne
question, on s'inquiète
inspire plus de crainte
et de gros paysans de
pour lui, me disoient
bel et bon; il n'y a
on ne sait pas comment
nous mènera à la guerre
et la guerre sont
répandues.

Au fond, la situation
les masses amies de
sont pour l'Empereur.
Président, pour
mieux qu'il l'appelle
pour la République
souverain, et par conséquent
plus de stabilité. Au
l'Empereur plaît-elle
qu'elle accepterait

revenir la forme monarchique; on accepte l'Empire comme la conséquence naturelle de la situation; mais on ne lui porte ni enthousiasme dans le présent, ni confiance pour l'avenir. Il se manifeste même, chez un assez grand nombre de gens, une impression singulière, plutôt une inquiétude nouvelle qu'un accroissement de sécurité. On se demande: "Maintenant qu'il est Empereur, que va-t-il faire?" et ne sachant que répondre à cette question, on s'inquiète de l'obscurité de l'avenir. L'Empire inspire plus de craintes qu'il n'en dissipe. Des bourgeois et de gros paysans de Normandie, décidés à voter pour lui, me disoient, il y a trois semaines: "C'est bel et bon; il n'y a pas autre chose à faire; mais on ne sait pas comment il dépense l'argent, et il nous mènera à la guerre." Le désordre du finances et la guerre sont deux appréhensions déjà fort répandues.

Au fond, la situation intérieure n'est pas changée, les masses amies de l'ordre, bourgeoisie ou peuple, sont pour l'Empereur comme elles étoient pour le Président, ~~par peur~~ de l'anarchie; et elles aiment mieux qu'il s'appelle Empereur, par antipathie pour la République, par complaisance pour leurs souvenirs, et parce que le mot Empire semble promettre plus de stabilité. Aux classes élevées au contraire l'Empereur paraît encore moins que le Président; ce qu'elles acceptoient comme régime provisoire ne

leur conviendrait point comme régime définitif; elles ne
croient pas, d'ailleurs, qu'il devienne vraiment défi-
nitif, et malgré les defections individuelles, jusqu'à
force peu nombreuses, elles ne s'y rallieront pas. Ce
gouvernement, même devenu Empire, restera ce qu'il
est, un pouvoir assis sur une base très large, mais
de qui la tête de la société est et veut rester séparée.

Quelque personne en concluant qu'il tombera
bientôt et que son mouvement de décadence ira
aussi vite que son mouvement d'ascension. Je crois
qu'elles se trompent. Les classes élevées et éclairées
continueront de porter à l'Empire un mauvais
vouloir, mais elles ne lui feront pas une opposition
active; elles n'en ont ni l'ardeur, ni les moyens.
Or le mauvais vouloir des classes élevées met en
gouvernement dans une situation fautive et l'empêche
de se fonder, mais ne le renverse point. Il n'y a,
de nos jours, que les insurrectionnaires populaires et
les armées qui renversent le gouvernement; l'Empire
n'a à craindre, quant à présent, ni l'un ni l'autre
de ces périls; il réprimerait rudement, à la
grande satisfaction des classes élevées elles-mêmes,
les insurrectionnaires populaires, si elles recommençaient
ce qui n'est pas du tout probable, et l'armée est
engagée et compromise dans la cause. Sans
les coups de pistolet ou de poignard, l'Empire

ne sera renversé que de son propre fait et par ses propres fautes.

Commètra-t-il promptement les fautes qui peuvent le renverser ? Il en doute fort. Cet homme est un singulier mélange de témérité et de patience, de fatalisme et de calcul prudent ; il croit à son étoile et il la suit, et au fond de son âme il est bien décidé à la suivre jusqu'au bout ; mais en même temps il s'en défend et ne se précipite point vers le but auquel il marche. Dans un dernier tour il a marché très vite, plus vite, à mon avis, qu'il ne lui étoit utile de le faire, mais il sait s'arrêter et attendre. Il n'a pas, comme son oncle, une fécondité inépuisable dans l'esprit et une ardeur insatiable dans le caractère ; il est plutôt lent et indolent ; il aime les plaisirs et les loisirs. Il jouira de sa situation, dira et fera aujourd'hui ce qu'il faudra pour que l'Europe ne s'inquiète pas de lui, et retardera tant qu'il pourra le moment de se compromettre sérieusement pour réaliser ses derniers rêves.

Ce moment viendra, j'en suis convaincu ; on peut bien, quand on est fataliste, lutter quelque temps contre la destinée à laquelle on se croit appelé ; mais tôt ou tard on y cède et on y pousse soi-même. Il faudra bien d'ailleurs faire quelque chose pour occuper et amuser la France ; notre

Paris est en proie à deux besoins contradictoires, le
besoin du repos et celui de l'émotion vive et nouvelle;
il veut à la fois qu'on rassure ses intérêts et qu'on
satisfasse son imagination. Pour ce second but,
Napoléon 1^{er} avait la guerre; nous avions la tribune.
Le nouveau Empereur aurait bien, je crois, quelque
envie de pratiquer, sous le nom de Napoléon et
sans la guerre, la politique du Roi Louis Philippe
sans la tribune; mais il n'y réussira pas; et
quand il s'apercevra qu'il n'y réussit pas, il
retrouvera, sinon en conquérant, du moins en
conspirateur, dans les traditions de cet Empire dont
il relève en ce moment le drapeau. Ne le voulût-
il pas, c'est là son avenir, et je lui conviendrais
qu'il le veut; mais il s'appliquera plutôt à le
reculer qu'à l'avancer. Ses confidents se montrent
déjà préoccupés de chercher par quels moyens on
pourra remplir la scène et amuser les spectateurs,
sans se jeter dans les grandes aventures; M.
Fould disait l'autre jour: " Nous aurons le
mariage au printemps, le couronnement dans l'été,
l'héritier au mois de Mars 1854; après,
on verra."

En voilà bien long, chère Madame Austri;

j'ai une occasion sur
laquelle je pense. Je v
Henri qui a la bon
affaires anglaises. C
cette lettre; j'écrirai
le prévient qu'il la
vous bien; Henriette
accorder d'ici à qu
excellente; Dieu ve
arrivent aussi bien.
de sa dentition.
et bien. Il faut
Dites-moi, je vous
avez reçu cette let
Austri et

j'ai une occasion sûre et j'en profite pour vous dire
ce que je pense. Je voulais écrire aussi à votre neveu
Henri qui a la bonté de me tenir au courant des
affaires anglaises. Veuillez, je vous prie, lui envoyer
cette lettre; j'en serai bien aise qu'il la lise, et je
le prie de vous dire la nouvelle de vous. Mes enfants
vous bien; Henriette est à merveille et compte
accoucher d'ici à quinze jours; la grossesse a été
excellente; Dieu veuille que les couches et l'enfant
aillent aussi bien. Ma petite Marie en souffrante
de sa dentition. Guillaume travaille beaucoup
et va bien. Il fait ses études de droit. Adieu donc.
Dites-moi, je vous prie, en deux mots, que vous
avez reçu cette lettre. Mes amitiés à Monsieur
Austin et à tout le monde.

Tout à vous, de cœur

Lizot